

M. de Morsy.—Les sols de cette nature n'offrent ni les inconvénients des terres argileuses, ni ceux des terres sablonneuses. Moins compactes que les terres argileuses, elles sont moins pâteuses en automne et en printemps, et ne durcissent jamais en été jusqu'à résister à la charrue. En été, la moindre pluie qui glisse sur les argiles et disparaît dans les sables, pénètre doucement les terres dont nous nous occupons; grâce à leur consistance, elles conservent longtemps une fraîcheur extrêmement favorable à la végétation. Au moment où les agriculteurs se rendent un compte exact de la composition intime des meilleurs sols connus, ils doivent naturellement étudier leurs terres, chercher en quels points elles diffèrent des sols si féconds, et s'efforcer par l'addition de divers corps à diminuer ces mêmes points de dissimilitude.

Prenez un exemple. Vous possédez un champ argileux à l'excès. N'est-il pas clair que si vous y répandez des cendres, de la chaux, du sable, vous l'améliorerez sensiblement? N'est-il pas également clair que si votre voisin a des terres sablonneuses, il double leur valeur en y mêlant de l'argile?

Augustin.—Rien de plus évident; mais est-il possible d'exécuter ces opérations sur une grande échelle?

M. de Morsy.—Non, sans doute, car les dépenses seraient hors de proportion avec les produits supposables. Il n'y a que deux circonstances où un propriétaire a le plus grand intérêt à amender les terres de cette façon, c'est lorsque le sous-sol diffère complètement de la couche arable, il arrive parfois qu'une terre très tenace à la superficie perd de sa consistance à une certaine profondeur, et repose sur un banc de gravier; très souvent un banc d'argile est tout au plus recouvert de quelques pouces de sable. Ne pas recourir alors à un bon défoncement, ou à un bon mélange, est non-seulement une faute, mais un véritable délit, c'est agir exactement comme un propriétaire qui laisserait incultes des terres de premier ordre.

Si l'agriculteur ne peut améliorer ses champs ni par le sable ni par l'argile, parce que, pour obtenir un résultat sensible, il faudrait en déplacer des masses énormes, qu'il emploie, à petite dose, le plâtre et la chaux.

Les sarrasins enterrés en vert, les

fumiers longs et pailleux contribueront aussi beaucoup à améliorer les différents sols.

▲ (continuer).

LE CHOIX D'UN COCHON ENTIER.

Le premier point à observer est de choisir un cochon ayant toute cette vigueur qu'on ne trouve que dans ceux qui sont à la fleur de l'âge. Le cochon doit par conséquent, être ni trop jeune, ni trop vieux. Un cochon de dix mois est trop jeune. C'est contraire à toutes les lois de génération d'accoupler des animaux trop jeunes. Ils ne peuvent pas avoir la force suffisante pour donner de bons croits.

Il n'y a pas de doute que la mauvaise habitude qu'on a de donner aux truies un mâle trop jeune a été la cause de beaucoup de maladies chez les sujets et de beaucoup de pertes pour les éleveurs. Les constitutions s'affaiblissent de génération en génération, et à la fin, les cochons sont si faibles qu'ils ne peuvent résister à la plus légère maladie, et pour peu qu'on les néglige, on les perd.

Secondement, on doit faire attention à la race du mâle. On devrait toujours choisir un verrat d'une race pure, et ayant des caractères particuliers—car, les produits tiennent toujours beaucoup plus du père que de la mère.

Choisissons toujours, non-seulement un verrat qui a des caractères particuliers, mais que l'on saura devoir transmettre ses qualités à ses descendants. Et, on est assuré de cette dernière chose, qu'avec un mâle de pure race.

Il y a une tendance générale chez les animaux à dégénérer, à mesure qu'il se produisent. Pour éviter ce mal, il faut apporter une attention spéciale dans le choix des mâles.

Troisièmement, choisissez un cochon qui possède une constitution forte et vigoureuse. Un grand nombre de produits meurent de maladies provenant de la faiblesse de la constitution de leur père.

On reconnaît qu'un cochon possède une bonne constitution quand il a une poitrine large, avec des côtes bien arquées, qui donne un bon jeu aux poumons, et permettent une bonne circu-

lation du sang: ce qui est essentiel dans un animal que l'on veut engraisser. Il doit aussi avoir un ventre large, et de bons reins, qui indiquent un système musculaire, et un appareil digestif bien développés.

(Pour le Journal d'Agriculture.)

M. l'Editeur,

Vous, ou quelques-uns de vos lecteurs, auriez-vous l'obligeance de me dire pourquoi certains chevaux ne veulent point souffrir de couvertes sur leur dos? J'ai un joli cheval, mais il a le défaut que je viens de signaler. A peine puis-je lui faire porter une couverture, dans son écurie, plus d'une couple de jours; il la met en pièces. Est-ce une maladie? Est-ce pour jouer? Comment puis-je corriger mon cheval de cette manie?

En répondant à cette question, vous obligerez infiniment,

Votre très-dévoué serviteur.

EQUUS.

REPOSE DE LA REDACTION.—Ce fait de la part du cheval peut résulter de la démangeaison occasionnée par certaines fièvres. Dans ce cas, il faudrait constater la maladie, et faire l'application des remèdes propres à l'espèce de la maladie.

Supposant que le cheval ne soit plus en proie à cette fièvre, il peut se faire que l'habitude contractée par lui dans le temps de la maladie ait subsisté jusqu'à présent.

Dans tous les cas, faites dissoudre une demi-livre d'alum dans une pinte d'eau et frottez le corps de votre cheval avec cette eau. Ce remède devra avoir un bon résultat.

Etrillez bien votre cheval et frottez-le avec soin, de manière à enlever toutes les saletés qu'il peut avoir sur la peau.

Si votre cheval est malin, tâchez de changer son naturel par le travail.

Si quelques-uns de nos lecteurs ont une autre réponse à donner aux questions posées plus haut, nous les prions de nous les transmettre. Nous les publierons avec plaisir.